



## Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

80-81 | 2000  
Questions d'optiques

---

### « On va t'apprendre à faire des affaires... »

Échanges et négoce entre une anthropologue-photographe et des juives tunisiennes de Belleville

*“We’ll Teach you How to do Business...”. Trade and Business Between an Anthropologist-Photographer and Jewish Tunisian Women from Belleville*

Sylvaine Conord

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/3156>

DOI : 10.4000/jda.3156

ISSN : 2114-2203

#### Éditeur

Association française des anthropologues

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2000

Pagination : 91-116

ISSN : 1156-0428

#### Référence électronique

Sylvaine Conord, « « On va t'apprendre à faire des affaires... » », *Journal des anthropologues* [En ligne], 80-81 | 2000, mis en ligne le 01 juin 2001, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/3156> ; DOI : 10.4000/jda.3156

---

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Journal des anthropologues

---

# « On va t'apprendre à faire des affaires... »

Échanges et négoce entre une anthropologue-photographe et des juives tunisiennes de Belleville

*“We’ll Teach you How to do Business...”. Trade and Business Between an Anthropologist-Photographer and Jewish Tunisian Women from Belleville*

Sylvaine Conord

---

- 1 La fonction d'une **anthropologie visuelle**<sup>1</sup> où la photographie serait considérée comme un instrument de recherche, ne se réduit pas à un recueil d'informations visuelles diversifiées dont le seul objectif consisterait à décrire une scène ou des éléments matériels donnés. Elle est multiple et diversifiée. Un de ses aspects, que nous nous attacherons à développer ici, concerne l'intérêt des rapports particuliers – et, dans le cas présenté, privilégiés – que peut entretenir un anthropologue-photographe avec son terrain.
- 2 Car les photographies mémorisées résultent aussi d'une pratique<sup>2</sup>, elle-même liée d'une part à l'attitude adoptée par le photographe vis-à-vis du sujet photographié, d'autre part à la manière dont ce dernier est perçu. Ainsi, la prise de vues photographiques (de l'activité elle-même aux images réalisées), associée aux techniques d'investigation ethnologiques usuelles (carnet de terrain, entretiens), aide à mieux comprendre la place prise par l'observateur<sup>3</sup>.
- 3 L'approche de femmes d'origine juive tunisienne fréquentant Belleville (durant quatre années de présences régulières<sup>4</sup> en leur compagnie) a mis en lumière les caractéristiques propres au positionnement de l'anthropologue-photographe sur son terrain de recherche. On le sait, de la qualité de la relation avec les sujets, de son **introduction au milieu** – expression couramment employée en ethnologie –, dépendra la majeure partie de l'investigation, de son déroulement jusqu'à ses résultats. Et l'appareil photo peut devenir un objet de médiation introduisant, facilitant, stimulant les échanges avec une population au départ réticente à l'égard de l'observatrice que j'étais, étrangère à leur langue et à leur religion<sup>5</sup> : une « goy », comme je l'ai entendu dire parfois.

- 4 Mes débuts sur ce terrain devaient se dérouler au café La Vieilleuse (au coin de la rue et du boulevard de Belleville) : ces femmes le fréquentent presque tous les après-midi, particulièrement depuis leur retraite. Elles sont âgées de 60 à 90 ans et font partie de la première vague des migrants juifs de Tunisie arrivés dans les années 1950-1960<sup>6</sup>. Appartenant à des milieux modestes, elles reproduisent ce qu'elles ont vécu avec leur mère sur les terrasses de cafés du quartier populaire Hafsia, à Tunis : des heures durant, elles discutent – souvent en dialecte judéo-arabe –, se disputent, se mettent en scène. « On vient ici se reposer. A la maison il y a toujours des choses embêtantes à faire, vaisselle, cuisine, ménage..., les maris ils ne font rien » ; elles souhaitent oublier l'époque où sans cesse elles devaient associer charges ménagères et travail salarial parfois en usine (surtout depuis leur arrivée en France).
- 5 Souvent veuves ou séparées – seules, remariées ou vivant avec (selon leurs termes) « un amant » ou « un ami » –, elles aiment se retrouver entre femmes pour boire une consommation<sup>7</sup> et « parler plus libres, loin des hommes »<sup>8</sup>. En fin de journée, leurs compagnons, pour celles qui en ont un, viennent les rechercher afin de les raccompagner.
- 6 Sur ce terrain, un processus particulier d'interaction<sup>9</sup> s'est engagé, au fur à mesure de la progression des échanges, plaçant peu à peu l'anthropologue-photographe au cœur d'un système de relations très présent dans ces cafés : celui des usages commerciaux. La photographie, simultanément don de soi (des sujets photographiés) et contre-don du chercheur (revenant offrir ses images), s'est transformée, par l'intervention active des sujets photographiés (les juives tunisiennes), en objet de valorisation et de prétexte au négoce. Je me suis alors retrouvée investie de rôles multiples et imprévus.

## La valeur attribuée à l'image

- 7 Habillées d'ornements divers et rutilants – pulls décorés de paillettes dorées et de verroteries aux couleurs vives, grands colliers de perles, bracelets et bagues en or... – (voir illustrations n° 1 et 2)<sup>10</sup>, déployant de grandes gestuelles dans les échanges verbaux, s'exprimant avec force et parfois des éclats de voix, elles ne manquent pas d'attirer le regard de journalistes audiovisuels<sup>11</sup> et en ont ainsi une certaine habitude.
- 8 Ma première tentative pour les approcher, alors que je m'étais déjà assise plusieurs fois à une table un peu éloignée pour les observer, fut de leur demander l'autorisation de les prendre en photo<sup>12</sup>. Leur réaction immédiate et collective consista à me demander 100 francs par personne : « Des gens sont déjà passés avec une caméra pour la télé », justifièrent-elles, « ils ont payé (cette somme) pour qu'on danse devant eux dans une salle (sur des musiques orientales) ». La vue d'un appareil photo, de surcroît professionnel<sup>13</sup>, entraîne immédiatement et très fréquemment la représentation d'un travail lié à celui des médias (CONORD, 1999 : 99). Par ailleurs, comprise comme une simple introduction verbale, je ne savais pas encore que cette réponse était déjà révélatrice d'un discours central non seulement dans leur propre mode de sociabilité au café, mais aussi dans le rôle qu'elles allaient m'attribuer par la suite.



1. Femmes juives tunisiennes installées à la terrasse en plein air d'une épicerie-buvette du Boulevard de Belleville, « Chez Kerlaoui », automne 1995.



2. Passer des heures au café représente aussi l'occasion de soigner son apparence : elles changent de toilette tous les jours et portent divers ornements (amulettes, colliers, bracelets, bagues, or ou fantaisie), Café La Veilleuse, Belleville, 1993.

- 9 En effet, les échanges de dons et contre-dons symboliques ou matériels sont ici omniprésents dans les relations sociales: cadeaux ou marchandises, ils reposent sur le « respect », les principes de réciprocité et d'obligation<sup>14</sup>. De même les « affaires » et l'argent représentent des éléments de discussion et de préoccupations quotidiennes. La pratique photographique allait me faire comprendre, plus tard, combien ces pratiques étaient fortement liées à une dimension d'auto-valorisation, essentielle dans ces modes relationnels.
- 10 Ainsi, une des raisons qui m'entraînèrent à choisir ce terrain de recherche comme support de réflexion à propos de l'apport de la photographie en anthropologie, fut le fait de percevoir dès le début la place centrale que prendrait la prise de vues photographiques : non seulement dans les relations mais aussi dans la compréhension de la population étudiée qui, de plus, affectionne particulièrement l'accumulation (dans de nombreux albums) et l'exposition de photographies (dans des cadres décorant l'espace intime).

## Le « mauvais » œil

- 11 A la suite du premier contact, après leur avoir expliqué ma position d'étudiante non rémunérée pour ce travail, et par un retour régulier dans le café souvent associé au don de plusieurs clichés, une confiance s'instaura peu à peu. Je m'asseyais maintenant à leur table, écoutant les discussions sans pouvoir toujours les comprendre. Dorénavant, l'image qu'elles se faisaient de moi devenait celle d'une photographe ; un rôle m'était attribué et m'offrait une place admise parmi elles, que j'assurerai donc.
- 12 Ainsi, malgré la visibilité de mes pratiques de chercheur (carnet de notes et magnétophone souvent posés sur la table) et les précisions régulières que je leur donnais sur la nature de mon travail<sup>15</sup>, j'étais investie de la seule fonction de photographe. Et les

sujets de mon étude commençaient à exprimer des exigences de clientes vis-à-vis d'une professionnelle. A chaque nouvelle rencontre, leurs critiques relatives à la composition de l'image, l'expression du visage représenté, m'étaient exprimées directement, sans aucune hésitation, parfois sévèrement. La photographie présentée était adoptée, ou rejetée. Les portraits, en particulier, étaient jugés d'un extrême à l'autre : « très bons » ou « très mauvais »<sup>16</sup>.

- 13 L'image est ressentie comme celle de soi : non seulement la photo est d'abord négociée fermement – elle a un prix –, mais de plus, par elle, « on se *donne* à regarder » (BOURDIEU, 1965 : 120). Il est nécessaire alors d'en contrôler les effets, « d'imposer les règles de sa propre perception » (*ibidem*).
- 14 Par exemple, la première critique exprimée était qu'une photo ne peut être en noir et blanc : « Ma fille, le noir et blanc c'est pas de la photo... ; c'est pas beau, c'est noir, c'est la mort... J'aime la couleur ». Sur certaines images, elles se trouvaient disproportionnées, voire déformées : « Tu nous prends de trop près, on est grosse sur la photo... C'est pas moi ça ! Et puis c'est quoi ce sourire ?! ». Le reflet de sa propre image, quel qu'il soit – sur une photo, un film, un miroir, ou à la surface d'un lac... –, renvoie à la perception de son corps et à son acceptation.
- 15 Je décidai de prendre en compte leurs critiques et de changer quelques-unes de mes habitudes. J'appris ainsi à travailler majoritairement avec des films couleurs et en découvris l'intérêt par rapport à leurs nombreuses toilettes aux teintes éclatantes. Je ne refusai pas les photos posées (voir illustration n° 3), sachant que ces auto-mises-en-scène, fortement ancrées dans l'usage social de la photographie<sup>17</sup>, seraient intéressantes comme moyen d'échanges, prétexte à communication, approche des modes de représentation des sujets et supports d'analyse *a posteriori*<sup>18</sup>.
- 16 Certaines critiques correspondaient à leurs affinités du jour : j'ai pu remarquer à long terme la formation de sortes de clans rivaux – représentés par des tablées distinctes et éloignées –, dont les compositions changeaient régulièrement. Moi-même, je me trouvais, sans le vouloir, associée à un petit groupe fidèle, et en conséquence observée avec méfiance par les autres. Une « amie » de la veille pouvait devenir le lendemain « une femme méchante » dont il fallait « se méfier » (en raison d'une chamaillerie liée souvent à des vexations). Si cette ex-amie avait posé sur la photo aux côtés du groupe, c'était l'occasion, en voyant le cliché, de « parler en mal d'elle » et de rejeter l'image par la même occasion.



3. Pose devant l'appareil photo, lors d'une fête après une Bar-mitsva (majorité religieuse d'un jeune garçon). Il n'est pas rare que les sujets demandent la présence sur l'image d'objets à forte valeur symbolique. Belleville, 1995.

- 17 L'espace public, le café, la terrasse peuvent être compris, comme des lieux de représentation<sup>19</sup>, où les rôles joués autant que les actes prennent toute leur importance: ils font partie de ce décor qui motive la venue de ces dames refusant l'ennui et la solitude.

Actes de querelles et de retrouvailles, ragots et médisances, témoignages affectifs et réconciliations... (voir illustration n° 4), s'inscrivent dans le quotidien. Ils concernent la plupart du temps la position dans le groupe et l'image de soi. Car, le **regard**, – porté sur les autres ou posé sur soi –, est placé au centre des relations. Selon une croyance encore très répandue au Maghreb, il existe une manière de regarder : il ne faut pas que cet œil (l'*Aïn*) soit « mauvais ». Ce qui signifie qu'il n'est pas permis d'être envieux de l'autre, de ce qu'il porte, de ce qu'il possède, de sa bonne santé, par un regard ou des compliments trop insistants. Trop de jalousie le ferait tomber malade<sup>20</sup> ; ainsi pour se protéger de cet effet, il s'agit « de ne pas attirer le regard ». Mais, paradoxalement, le café est le lieu où l'on s'exhibe en affichant tous les jours de nouveaux appareils. Les jeux relationnels sont alors plus subtils qu'il n'y paraît : ils oscillent constamment entre « le montré » et « le caché », l'apparence et le soi intime.

- 18 N'étant pas encore bien au courant de ces règles de communication, je félicitai un jour innocemment une de mes voisines de table, pour la beauté de sa robe (pensant lui faire plaisir), les couleurs lui seyant bien. Mais plus j'insistais – croyant qu'elle ne m'avait pas entendu –, moins elle me regardait. Une de ses amies finit par me chuchoter à l'oreille : « C'est le mauvais œil. Tais-toi. Tu vas lui porter malheur ».



4. Les terrasses présentent souvent plusieurs scènes simultanément : ici pendant qu'une cliente est concentrée à sa pose, d'autres, en deuxième plan, se communiquent à l'oreille les dernières nouvelles confidentielles..., concernant probablement une voisine de table. Boulevard de Belleville, épicerie-buvette tunisienne, été 1997.

- 19 L'image véhiculée par la photographie concerne aussi le regard de l'Autre porté sur soi, mais elle n'a pas été désignée avec précision sur ce terrain comme directement liée au « mauvais œil ». On reconnaît davantage la réalité de cette croyance dans les pratiques sociales. Par exemple, j'ai pu noter tout au long de mes quatre années de terrain, la difficulté à être invitée au domicile de ces femmes. J'observais par la même occasion que la logique du « chacun chez soi » valait pour la plupart de leurs relations amicales. Elles se rencontraient principalement dans des espaces publics, la sphère privée semblant être réservée aux relations familiales : « on a du mal à faire rentrer les gens dans la maison..., même entre juifs ». La raison centrale de cette réticence concernait une nouvelle fois le regard de l'autre : « qu'est-ce qu'on va penser de moi ?... », et (lors d'un autre entretien) : « si elles viennent chez moi, il faudrait que je cache des objets, mes belles choses..., sinon on va dire "elle a ça". Et puis elles vont tout regarder... Elles sont jalouses !... »<sup>21</sup>.
- 20 Invitée parfois pour des raisons bien précises (à l'occasion de repas après des cérémonies religieuses, pour des commandes et choix de photos...), j'avais été autorisée à prendre assez rapidement de rares photographies de décors intérieurs, dans le salon, la salle à manger, la cuisine, plus rarement une chambre à coucher, « espaces aux degrés d'intimité divers et fluctuants »<sup>22</sup>. Mais, je décidais de ne pas les montrer dans les cafés afin de respecter les frontières symboliques entre, d'une part, le « territoire du soi et du nous », et d'autre part, le « territoire des autres » (*ibidem* : 281). Accompagnées parfois

d'entretiens, ces photographies d'intérieurs offrent l'intérêt, pour le chercheur, d'une mémorisation de multiples éléments matériels (ameublement, objets décoratifs, images liées aux croyances – telles celles de rabbins miraculeux –, souvenirs, etc.), ou plus subjectifs (ambiances, mises en scènes), utiles à la compréhension des modes de vie de la population étudiée (BONNIN, 1989).

## Des photos sur commande

- 21 Peu à peu, mon rôle devenait celui de photographe – de quartier ou de métier –, répondant aux demandes de mes commanditaires : les dames de La Vielleuse. Tour à tour photographe de mariages, de bar-mitsvah ou de circoncision, je réalisais des photos à la demande des parents ou grands-parents<sup>23</sup>. Cette position avait le grand avantage de m'emmener vers des lieux de plus en plus divers où se déroulaient des cérémonies religieuses (voir illustrations n° 5, 6, 7, 8) ; je rencontrais des familles, des rabbins et, par leur intermédiaire, des situations, des rituels, des fêtes, des modes de sociabilité variés. En effet, dans nos sociétés contemporaines « il n'y a pas de mariage sans photographie » et la photographie marque de manière générale les temps forts de la vie familiale (BOURDIEU, 1965 : 40). La présence d'une personne identifiée comme photographe, professionnelle ou amateur, est non seulement admise mais inhérente à ces cérémonies ritualisées. J'étais aussi invitée généreusement aux diverses festivités (buffet et soirée). Je pouvais photographier, observer, écouter.
- 22 De même, lors du pèlerinage annuel de *Lag ba-Omer*<sup>24</sup>, en Israël et en Tunisie, auxquels certaines d'entre elles m'avaient conviée, je devenais une sorte de « reporter personnel ».



5. Hanukkah, ou fête des lumières, célébrée tous les ans pendant huit jours durant lesquels on allume des bougies, un candélabre, en commémoration du rétablissement du culte juif dans le temple de Jérusalem après la défaite d'Antiochus (en 165 av. J.C.). Paris IX<sup>e</sup>, 1994.



6. Henna, soirée festive juive tunisienne précédant de huit jours la célébration du mariage. La « corbeille de la mariée » contenant des paires de chaussures est dévoilée et offerte à la fiancée, ainsi que des bijoux au milieu de « you-you » et de cris de joies. Du henné est mis dans les paumes des mains, un ruban rouge attaché au poignet des fiancés, afin de leur porter bonheur. Paris XIX<sup>e</sup>, 1995.



7. Dans la cour du caravansérail face à la synagogue de la Ghriba (Djerba en Tunisie), on prépare la Ménorah avant de la porter en procession : de nombreuses femmes jettent dessus foulards et bijoux. Pèlerinage Lag ba-Omer, Tunisie, 1996.



8. Le Mur des Lamentations du côté réservé aux femmes, Jérusalem. G. (en bas à droite) prie pour sa santé, celle de ses enfants et petits-enfants. A la suite de cette prise de vues spontanée, en ces lieux hautement symboliques, je dus répondre à une grande demande de photos mettant en scène amies, sœurs, ou mère et fille, posant ensemble ou séparément devant le Mur, face à moi, ou légèrement de profil (afin de pouvoir se montrer touchant la pierre). Israël, 1995.

- 23 G., avec qui je partageais la chambre d'hôtel, me faisait prendre des photos d'elle dans toutes les circonstances : allumant les bougies, embrassant la tombe d'un rabbin saint (un *Tsadik*), jetant des foulards sur la *Ménorah*<sup>25</sup> posant devant le Mur des Lamentations, aux côtés d'une amie, dans le car, au bord de la piscine, avec telle ou telle toilette, dansant, mangeant, riant, etc. Les images trouvèrent leur place par la suite dans ses très nombreux albums de souvenirs, qui occupent un placard entier de son petit appartement.
- 24 A Belleville, j'ai connu, à son domicile uniquement, une femme plus jeune (elle ne fréquentait pas les cafés). Son mari, m'ayant vu travailler au café, m'avait demandé de faire des photos pour elle : « C'est "Madame photo", elle adore ça ! » Je me retrouvai dans un appartement d'un vieil immeuble bellevillois promis à une démolition prochaine. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir dans la pièce principale une sorte de studio improvisé par l'accrochage au mur d'un drap à fleurs (pour cacher la vétusté du logis) : une femme entièrement vêtue « à l'orientale » (voir illustration n° 9) m'accueillait chaleureusement dans ce décor. Son désir était de devenir un modèle le temps d'un après-midi.



9. Studio improvisé à domicile. La mise-en-scène est étudiée ici par le sujet photographié dans les moindres détails : décor fabriqué (fond composé d'un drap à fleurs), chaussures, bijoux, pose et vêtements « à l'orientale »... Belleville, 1995.

- 25 La séance dura en effet un certain temps : aidée par sa fille, elle changeait de robe et de parures après chaque prise de vues (une quinzaine de fois), et adoptait différentes attitudes, m'exprimant ses choix à propos d'un profil, d'un plain-pied ou d'un buste<sup>26</sup>.
- 26 Auparavant, elle avait fait faire ce même travail par un photographe professionnel, dont elle avait gardé précieusement les grands tirages encadrés : de nombreux murs chez elle en étaient décorés, de la cuisine à la salle à manger (voir illustration n° 10).



10. L'image de soi privilégiée correspond ici, à celle, exotique, d'une danseuse orientale (danse dont elle est passionnée et qu'elle pratique régulièrement dans des cours). Elle orne de nombreux murs de l'appartement indifféremment placée aux côtés de photos familiales, de parents défunts ou de produits alimentaires. Belleville, 1995.

- 27 Un portrait photographique après développement devient aussi objet : objet ethnographique pour le chercheur, objet décoratif, objet de fierté pour les femmes étudiées.
- 28 Elle me commanda, d'après le choix proposé, de nombreuses photos en couleurs, des tirages de très grand format, dont elle paya la totalité des frais, malgré ses moyens limités (avec trois enfants à charge et lemari travaillant comme main-d'œuvre sur des marchés).

## Les clés d'une bonne « affaire »

- 29 Devant la profusion des demandes et considérant ma situation de chercheusesans financement, je commençais à m'interroger : je ne pouvais plus, comme au tout début, faire totalement don de tous ces tirages...
- 30 Après quelques mois, les dames de La Vielleuse que je fréquentais le plus avaient décidé fermement de « m'apprendre à faire des affaires » : « On va t'apprendre à faire de l'argent ! » Depuis ce moment-là (et jusqu'à la fin), ma position, à leurs yeux, pencha très nettement vers celle d'« étudiante fauchée ». Je pouvais avoir l'âge d'une de leurs filles, et au fur à mesure de l'évolution de mes relations avec elles, elles en vinrent à me percevoir peut-être de manière plus affective. Leurs inquiétudes vis-à-vis du chômage touchant certains de leurs propres enfants dépassaient souvent celles qui étaient liées à l'attente (pourtant forte) du mariage d'un fils ou d'une fille célibataire.
- 31 Les « affaires » en question consistaient alors à vendre mes photos, à en « vendre beaucoup » : « avec toutes les bar-mitsvas et les mariages, tu vas te faire de l'argent ! » Allais-je résister longtemps à un changement de métier qui me ferait sans doute mieux gagner ma vie ? A vrai dire je n'y songeais guère, ayant déjà vécu un changement en sens inverse (de photographe à ethnologue)...
- 32 Mes réticences touchaient à l'introduction, dans mes relations, de rapports marchands qui risquaient (selon ma première perception) de nuire à l'observation et aux résultats d'un travail avant tout anthropologique. Finalement, je tentai l'expérience, en me

limitant à une forme de « vente » qui garderait le caractère de l'échange : seuls mes frais me seraient remboursés, sans bénéfice. En dépit de mes explications répétées, elles ont toujours gardé, jusqu'à aujourd'hui même, l'idée que je devais obtenir un gain d'argent concret grâce à mes photos, persuadées que leur soutien (aide indirecte mais effective en ce qui concernait mon travail de recherche) et leur publicité (auprès de leurs amies, en augmentant parfois le prix) m'avaient appris « à gagner ma vie ».

- 33 J'exprimais récemment à l'une d'entre elles combien je pensais à elle en ce moment où je triais les très nombreuses photos faites ensemble pendant toutes ces années ; elle me répondit promptement : « Comment ?! Il t'en reste encore (des photos) ? Tu ne les as pas toutes vendues ? Moi, je te les ai toujours achetées les miennes... »
- 34 Je n'ai pas eu à regretter ce nouveau positionnement : il me propulsait en quelque sorte au sein de modes relationnels vécus jusque-là uniquement en observatrice extérieure. Vendre, négocier, marchander, se valoriser, faisait partie de leur quotidien. Par exemple, plusieurs d'entre elles vendaient de manière informelle des vêtements, passant de table en table (au café ou pendant des après-midi dansantes) afin de présenter les produits et argumenter leur vente. Toutes les activités parallèles (excursions à Deauville, fêtes entre elles, etc.) sont payantes et organisées par des personnes parfois concurrentes ; de nombreuses discussions sont alors consacrées à comparer les avantages et les inconvénients des différentes prestations, mais aussi les qualités morales propres à leurs organisateurs (l'une de ces personnes a dû arrêter ses activités il y a plusieurs années car « elle a couché », m'a-t-on expliqué, « avec un homme marié avec des enfants : ça ne se fait pas »).
- 35 Je fus moi-même mêlée à une de ces histoires qui provoquent beaucoup de bruit sur le boulevard de Belleville. L'objet de la dispute concernait une excursion en car à Deauville dont j'avais raté le départ<sup>27</sup>. Un groupe de femmes – que je connaissais bien –, installées à une terrasse, plaidait pour le remboursement de mon voyage. Les autres, s'exprimant en judéo-arabe (que l'on me traduisait à peu près), rétorquaient « qu'il n'y avait aucune raison... ». De toute façon, elles se demandaient finalement ce que je faisais parmi elles : « pourquoi vous la défendez ? » Le ton monta au fur à mesure de la polémique. L'ensemble détonant éclata en insultes pour, finalement, aboutir à un arrangement : l'argent déjà encaissé me servirait pour un prochain voyage.
- 36 « Nos affaires » (liées à la vente de photos) représentaient pour elles le prétexte de nouvelles rivalités et d'auto-valorisation. Un autre jour, sur une terrasse de ces épiceries-buvettes tunisiennes (fréquentée les beaux jours), l'une commença à parler bien fort « d'un mariage dans des salons aux Champs-Élysées » où elle pourrait m'emmener : « j'y suis la mariée, tu pourras faire de l'argent avec tes photos ». Je n'ai plus jamais eu de nouvelles de ce grand événement par la suite. Mais, à Netanya en Israël, une de ces nuits où les hôtels organisent des soirées spéciales de danses et de musique, cette même personne (âgée actuellement de 92 ans) m'entraîna à faire le tour de toutes les tables avec elle. Tirée par le bras, sans possibilité de discuter, j'étais contrainte et « forcée » ! Elle expliqua alors à chacune de ses connaissances combien mes photos étaient bonnes et qu'il était indispensable de les acheter ! Le lendemain, installée à la terrasse d'un café de la ville, elle informa ses amies de l'épisode, vantant largement ses mérites d'intermédiaire...
- 37 La fierté de certaines consista dès lors à m'enseigner « les clés d'une bonne affaire » c'est-à-dire, par exemple, à « ne pas se faire avoir », à « vendre plus cher », à « se méfier des gens qui ne paient pas (tu ne verras plus ton argent !) » – en clair à refuser systématiquement les crédits –, ou à élargir en permanence ma clientèle. Elles

contrôlaient toujours de près mes affaires, s'assurant de leur essor, tandis que, de mon côté, en position tacite d'apprentie, je me prenais au jeu de leur expérience.

- 38 Je devenais « participante » au même titre que les dames de La Vielleuse « participaient » de plus en plus à mes « intérêts » liés, selon elles, à mes finances et selon moi, à ma recherche.
- 39 L'implication de mes interlocutrices dans mes pratiques photographiques, en amont et en aval des prises de vue, m'ont entraînée dans un processus d'interactions évolutif et riche en significations. En effet, les diverses négociations autour du « prix à payer » (pour être acceptée et pour accepter l'autre), le contrôle et la protection de sa propre image, le besoin de se « valoriser » à travers toutes les formes d'échanges interpersonnels, révèlent au chercheur des modes de relation prépondérants dans la compréhension du terrain. Dans ce contexte, la photographie n'est pas seulement un moyen privilégié d'introduction au milieu étudié. L'ensemble des images recueillies – réalisées à l'initiative de l'anthropologue, « commandées » et « contrôlées » par les sujets photographiés, provenant d'albums de famille ou d'archives personnelles (clichés anciens) – constitue autant de supports pour réfléchir sur les représentations sociales, collectives ou individuelles.

*Je tiens à remercier, pour leur soutien actif à cette investigation, C. Bernand (université Paris X), C. Pétonnet et l'ensemble des membres du Laboratoire d'Anthropologie Urbaine (CNRS), ainsi que son directeur, P. Williams, et, pour leurs conseils à la relecture de cet article, A. Monjaret (CNRS/CEF-MATP), Housna Elfarj et Suzanne Conord.*

---

## NOTES

1. L'anthropologie visuelle concerne l'utilisation de techniques audiovisuelles intégrées à une démarche scientifique (*Journal des Anthropologues*, 1992, 47-48, n° spécial).
2. D'après E. Garrigues, la photographie « est à la fois un objet, un résultat, une **photographie** : et (...) en même temps une pratique, un moyen d'expression, une manière d'être : le **photographe** » (GARRIGUES, 1991 : 20).
3. Par exemple, A. Piette explique qu'il est possible « de mesurer le degré d'influence du photographe sur les sujets photographiés puisque l'irruption, voire l'intrusion de celui-ci dans une situation donnée est susceptible de modifier les comportements photographiables » (PIETTE, 1992 : 136). On retrouve aussi cette idée dans la notion de « profilmie » développée en anthropologie visuelle cinématographique (de FRANCE, 1982). De même, on peut, par l'observation de la photo, avoir une idée du degré d'intégration du photographe au milieu, selon par exemple le type de scènes représentées (rituels, cérémonies religieuses, intimité, etc.).
4. Ce travail fait partie de la préparation d'une thèse de doctorat (en fin de rédaction) dirigée par le professeur C. Bernand à l'université Paris X-Nanterre, dont le titre est *L'apport de la photographie en anthropologie : application à l'étude de femmes d'origine juive tunisienne fréquentant Belleville (Paris XXe)*. J'ai rencontré ces femmes dès 1993, lors d'un reportage photographique sur des cafés de Belleville réalisé à l'initiative d'A. Steiner, sociologue, et F. Morier, destiné à l'exposition d'un livre mémoire à la Maison de la Villette (cf. Morier F. [sous la dir. de], 1994).

*Belleville, Belleville, visages d'une planète*. Paris, Créaphis ; Steiner A., 1993. « Les cafés de Belleville », *Hommes et Migrations*, 1168 : 20-25).

5. A chaque nouvelle rencontre sur le terrain correspondait souvent un questionnement direct à propos de mon origine religieuse : je ne dissimulais pas ma non-appartenance à la communauté juive. Les interrogations sur les raisons de ma présence parmi elles n'intervenaient souvent que plus tard.

6. Pour davantage de détails sur le contexte du départ des juifs de Tunisie et de leur arrivée à Belleville, cf. Simon P. & Tapia C., 1998. *Le Belleville des juifs tunisiens*. Paris, Autrement.

7. Souvent des expressos, un quart d'eau minérale, un soda, jamais d'alcool. Le critère de choix est avant tout économique. De même, le café est choisi en fonction de la possibilité de pouvoir y commander une seule consommation pour tout l'après-midi.

8. Des hommes se réunissent entre eux en fin de journée dans les mêmes cafés, pour jouer au tiercé ou discuter ; mais ils s'installent éloignés des groupes féminins.

9. Au sens d'E. Goffman c'est-à-dire définies par « l'influence réciproque que les partenaires exercent sur leurs actions respectives lorsqu'ils sont en présence physique immédiate les uns des autres » (*La mise en scène de la vie quotidienne*. Tome 1: *La présentation de soi*. Paris, Minuit, 1979 : 23).

10. Toutes les photographies de l'article ont été réalisées par l'auteur.

11. Ce quartier symbolise un espace « de cohabitation interethnique et interclasses » (cf. Simon P., 1994. *La société partagée. Relations interethniques et interclasses dans un quartier en rénovation*, thèse de doctorat en démographie et sciences sociales. Paris, EHESS), qui intéresse médias et chercheurs.

12. Ma fonction sur ce terrain en 1993, avant les recherches doctorales, consistait uniquement en un travail photographique. Même si par la suite je prolongeais les présences dans les divers cafés choisis pour une meilleure connaissance des lieux, des gens et des habitudes, mon travail était centré sur la réalisation de photographies, en vue d'accompagner une enquête sur les mêmes thèmes (dirigée par A. Steiner, maître de conférence à l'université Paris X-Nanterre et menée par des étudiants en licence de sociologie).

13. Ce qui est le cas du mien : deux appareils reflex Nikon associés à un choix de trois objectifs aux différentes focales (24, 35 et 105 mm) et fixes (c'est-à-dire à l'inverse du zoom, interchangeables au gré des situations ; ce qui demande parfois quelques manœuvres devant les sujets). Il date de la période (1988/1989) où j'exerçais ce métier tentant diverses expériences de reportages.

14. Chevalier S. & Monjaret A., 1998. « Dons et échanges dans les sociétés marchandes contemporaines », *Ethnologie française*, XXVIII, 4 : 437-442.

15. Mes explications répétées relatives à la préparation d'un doctorat en sciences humaines n'ont jamais été vraiment comprises ; elles entendaient plutôt « des études importantes en médecine ».

16. La problématique des déterminants sociaux du goût et des critères d'appréciation esthétique pourrait faire l'objet d'une réflexion détaillée que j'ai choisi de ne pas traiter dans cet article, axé plus particulièrement sur l'aspect relationnel.

17. P. Bourdieu s'intéressant à l'usage social de la photographie observe : « En fait, prendre la pose, c'est se donner à saisir dans une posture qui n'est pas et qui n'entend pas être "naturelle". A travers le souci de rectifier l'attitude, de mettre ses plus beaux habits, à travers le refus de se laisser surprendre dans une tenue ordinaire et une occupation quotidienne, c'est la même intention qui se manifeste. Prendre la pose, c'est se respecter et demander le respect » (BOURDIEU, 1965 : 116-117).

18. J.-N. Pelen interroge d'anciens clichés (réalisés par F. Arnaudin, chercheur et imagier de la Grande Lande, 1844-1921), à propos des auto-mises-en-scènes figées (de plus, le temps de pose était à l'époque très long), représentant des activités collectives : seraient-elles la résultante

« d'une grande soumission des sujets au photographe ou de leur grande proximité avec eux (...) ? » (Pelen J.-N., 1995. « D'Arnaudin, de ses photographies, de l'interprétation » [contrepoint à l'article de J.-F. Arrouyé, « Arnaudin ou le romantisme ethnologique »], *Le monde alpin et rhodanien*, 2-4 : 269-278).

19. Selon E. Goffman, « les questions qui touchent à la mise en scène et à la pratique théâtrale sont parfois banales, mais elles sont très générales ; elles semblent se poser partout dans la vie sociale et fournissent un schéma précis d'analyse sociologique » (*op. cit.* : 23).

20. « (Au Maroc), l'on croit assez usuellement que l'admiration peut détruire l'objet admiré » (Clément J.-F., 1995. « Le thème de l'œil chez Boujemaâ Lakhdar Mu'Allim d'Essaouira [Maroc] », in BEAUGE & CLEMENT. [dir.], 1995 : 81-98).

21. Bien sûr, d'autres éléments interviennent dans la compréhension de ce besoin de protection de l'univers intime. Mais la peur du regard de l'autre fut toujours la première raison invoquée.

22. Kaufmann J.-C., 1996. « Portes, verrous et clés : les rituels de fermeture du chez-soi », *Ethnologie française*, XXVI, 2 : 281.

23. Soit seule, soit parallèlement aux prises de vues d'un photographe professionnel engagé. J'encourageais la deuxième solution qui privilégiait un travail limité à mes seuls commanditaires (une des branches de la famille ou un couple) et me laissait ainsi plus de temps pour les discussions, les rencontres et l'observation personnelle du déroulement de ces journées.

24. Le pèlerinage *Lag* (« 33 » en hébreu) *ba-Omer* – première gerbe d'orge offerte à Dieu le deuxième jour de la *Pessah* (Paques) – correspond à la période commençant le deuxième jour de la *Pessah* jusqu'au 33e jour de l'*Omer* selon les juifs tunisiens. Nombre d'entre eux partent à cette date vers des lieux saints en Israël et en Tunisie, afin de célébrer de grands rabbins vénérés. Je les ai suivis à deux reprises en 1995 en Israël et en 1996 en Tunisie. Cf. à ce sujet Conord S., 1998. « Mémoire visuelle, mémoire vive, d'un groupe de femmes juives tunisiennes fréquentant Belleville », présentation et photographies, in Simon & Tapia, *Le Belleville des juifs tunisiens*, *op. cit.* : 128-140.

25. La *Ménorah* de la Ghriba (synagogue sur l'île de Djerba en Tunisie) « parée de foulards, couverte de bijoux et de chandelles sera promenée en procession au moment du pèlerinage » (Sitbon C., 1989. « Le cycle des fêtes », in Collectif, *Les juifs de Tunisie*. Paris, Ed. du Scribe : 157).

26. S. Maresca évoque des situations similaires où le photographe (comme J. Puranen, rencontrant, entre 1975 et 1980, les Skolts en Finlande) se laisse « dicter » ce que les sujets veulent « voir figurer sur les images, ce qu'il convenait de prendre, ce qui leur paraissait significatif » (MARESCA, 1996 : 202).

27. J'avais mal compris le lieu de rendez-vous que l'on m'avait indiqué par le nom du propriétaire d'une épicerie-buvette et non par celui de son établissement devant lequel le car attendait.

## RÉSUMÉS

La photographie, considérée à la fois comme pratique, usage, objet d'échange matériel et symbolique, don et contre-don, moyen de valorisation personnelle, occupe ici une place centrale et déterminante dans les rapports que l'anthropologue entretient avec son terrain. Du fait de ses pratiques photographiques, celle-ci se trouve investie par des femmes juives d'origine tunisienne (clientes régulières de cafés bellevillois, à Paris) de rôles divers et variés qui lui permettent de

mieux comprendre certains aspects des relations sociales propres à cette population : l'auto-mise-en-scène, le « mauvais oeil », les rivalités, la fonction de l'argent, les cérémonies religieuses, etc. L'enseignement des « clés d'une bonne affaire » – dans laquelle l'objet photo devient valeur marchande – vient confirmer la fonction médiatrice de la photographie sur ce terrain.

Photography, considered at the same time a practice, a custom, a material and symbolic exchange article, a means of personal enhancement, occupies here a central and determining place in the relations that the anthropologist maintains with her field. On account of her photographic practices, the photographer finds herself invested, by Jewish women of Tunisian origine (regular customers of Bellevillois cafés in Paris), with diverse and varied roles which allow her to understand better certain aspects of the social relations characteristic of this population: self mise en scène, the « evil eye », the rivalries, the function of money, the religious ceremonies etc. The teaching of the « keys to a good deal » – in which the photograph as an object becomes a market value – confirms the mediatory function of photography in this field.

## INDEX

**Keywords** : anthropologist-photographer, business, gift, image, money, roles, trade, Tunisian Jews

**Mots-clés** : affaires, anthropologue-photographe, argent, don, échanges, image, juives tunisiennes, rôles

## AUTEUR

**SYLVAIN CONORD**

Laboratoire d'Anthropologie Urbaine – CNRS (UPR 034)